

L'AUTRE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET UN PROLOGUE

PAR

GEORGE SAND

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

L'Autre

George Sand



Michel Lévy frères, Paris, 1870

Exporté de Wikisource le 08/12/2017

PERSONNAGES DU PROLOGUE

MAXWELL _____ MM. BERTON.
LE COMTE DE MÉRANGIS _____ LARAY.
JEANNE _____ Mmes PAGE.
ELSIE WILMORE, COMTESSE DE MÉRANGIS _____ DAVRIL.
HILDA SINCLAIR _____ COLOMBIER
MEG _____ LEMAIRE.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

MAXWELL _____ MM. BERTON.
MARCUS DE MÉRANGIS _____ PIERRE BERTON.
CÉSAIRE CASTEL _____ RAYNARD.
CASTEL _____ REY.
BARTHEZ _____ LAUTE.
LE DOCTEUR PONS _____ CLERH.
MICHELIN _____ FREVILLE.
JEANNE _____ MMES PAGE.
HÉLÈNE _____ S. BERNHARDT.
LA COMTESSE DOUAIRIÈRE DE MÉRANGIS _____ J. BONDOIS.

Le prologue se passe en Écosse, au manoir de Linsdale.
La pièce au château de Mérangis, en Provence.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. REY. régisseur général du théâtre de l'Odéon.

Quelques personnes ont cru voir ici une thèse. Le mot est trop ambitieux pour moi, j'accepte celui de proposition. Or, je propose d'absoudre le mal qu'on n'a pas voulu empêcher. Absoudre n'est peut-être pas le mot non plus : il faut dire *pardoner*, comme dans la pièce.

Si l'on s'obstinait à y voir un plaidoyer en faveur de l'adultère, je protesterais contre l'intention *cachée* qui ne peut être imputée à mon caractère, lequel manque absolument de finesse et d'habileté, et j'en appellerais au calme de la lecture. La thèse contraire, si thèse il y a, est plaidée durant toute la pièce par tous les personnages : — par la femme coupable qui meurt de chagrin, par la fille qui renie et maudit presque son père illégitime, par le fiancé qui le soupçonne et l'insulte, par le précepteur qui n'admet pas d'excuse à la faute commise. Mais le pardon est invoqué par le coupable qui a expié, et le pardon tombe de la bouche la plus pure, celle de l'aïeule qui n'a jamais fait que le bien. Je crois que celle-ci est dans la vraie morale et dans la vraie religion, et, si l'on m'assurait qu'il faut punir à outrance et sans retour le mal que l'on a autorisé, j'avoue que je ne le croirais pas.

Puisque j'ai cru devoir dire quelques mots de l'intention si peu mystérieuse de l'auteur, je saisis l'occasion de remercier ses éminents et excellents interprètes, anciens et fidèles amis

pour la plupart. C'est à eux bien autant qu'à moi qu'il faut attribuer la sympathie et la bienveillance du public.

GEORGE SAND

Nohant, 5 mars 1870

L'AUTRE

PROLOGUE

Un appartement ancien, sombre et sévère. — Portes au fond et à droite — À gauche au fond, une grande porte-fenêtre donnant sur des pins couverts de neige. — En avant de la scène, à gauche, un prie-Dieu à droite une chaise longue, un petit fauteuil d'enfant et des jouets d'enfant épars sur le tapis. — Il fait nuit ; la salle n'est éclairée que par le feu qui brûle dans la cheminée.

Scène PREMIÈRE

HILDA SINCLAIR, LE COMTE DE MÉRANGIS, costume d'officier de marine. — Hilda enveloppée de fourrures. — Ils entrent par la porte vitrée.

LE COMTE, *entrant le premier.*

Il n'y a personne ici, entrez !

HILDA, *ironique.*

Je pense bien que vous n'auriez pas la cruauté de me laisser dehors par cette maussade soirée. Le vent, la neige, une vraie

nuit d'Écosse ! C'est donc là, monsieur de Mérangis, le manoir de Linsdale ! Le parloir n'est pas plus gai que le parc. Fâcheuse résidence pour un brillant gentilhomme français ! Vous aurez beau dire ; quand on est gêné comme vous l'étiez déjà, et qu'on épouse miss Elsie Wilmore, dont cette terre sans rapport et ce château délabré sont l'unique patrimoine, on fait un mariage d'amour.

LE COMTE, *qui a été vers le fond.*

Parlez plus bas. Elle est là, peut-être !

HILDA.

Quand elle y serait ? Puisque je veux la voir !

LE COMTE.

Je vous supplie de renoncer à cette fantaisie ; il est temps encore.

HILDA, *qui a été à la cheminée.*

Monsieur le comte, Elsie Wilmore recevra Hilda Sinclair, qui vient à elle sans parti pris, uniquement pour voir si elle est à craindre... ou à plaindre !

Elle sonne.

LE COMTE.

Je l'ai aimée ; je vous ai vue, je vous ai suivie... je ne l'aime plus !

HILDA.

Alors, il faut la plaindre... à moins qu'elle ne soit consolée !

LE COMTE.

Vous dites ?

Entre Meg, apportant une lumière.

MEG, comme effrayée.

Ah ! monsieur le comte !... revenu de Londres !

LE COMTE.

Madame peut-elle recevoir ?

MEG, stupéfaite, regardant Hilda.

Qui ?... elle ?...

HILDA.

Allez lui dire que mistress Sinclair, revenue dans ses terres, désire saluer sa plus proche voisine.

MEG, menaçante.

Vous voulez la voir, vous ?

LE COMTE.

Obéissez ! Laissez cette lumière.

Meg sort.

HILDA.

L'accueil de la suivante n'est pas encourageant !

LE COMTE.

Cette montagnarde a nourri ma femme. C'est une espèce de folle que l'on tolère.

HILDA.

Et qui exprime ingénument les sentiments de sa maîtresse. Les bouffons sont nos diseurs de vérités. (*Touchant le prie-Dieu.*) Voici un meuble qui en dirait aussi, s'il pouvait parler, car il a reçu les secrets de la prière, peut-être ceux du repentir !

LE COMTE.

Pourquoi examinez-vous tant ce prie-Dieu ?

MEG, rentre brusquement.

Madame est malade.

HILDA.

C'est-à-dire qu'elle refuse...

MEG.

Et elle fait bien !

LE COMTE.

Sortez, stupide créature ! (*Il la chasse. Hilda éclate de rire.*)
Vous riez ? À la bonne heure ! Mais, moi, j'irai chercher une
réponse plus polie.

HILDA.

Restez ! Vous céderiez aux larmes de la touchante Elsie, et
vous m'apporteriez de sa part un nouvel outrage !

LE COMTE.

Ne le croyez pas. Elle n'a pas le droit...

HILDA.

Ah ! enfin ! pas le droit !... Voilà ce que je voulais vous
entendre dire. Vous le savez donc, qu'elle vous trahit ?

LE COMTE.

Je sais tout !

HILDA.

Pourquoi l'avoir nié jusqu'à présent ?

LE COMTE.

Je ne suis pas de ceux qui avouent cette ridicule conséquence
de l'abandon où ils laissent leur femme. C'est une punition,

mais je la veux secrète.

HILDA.

Monsieur le lieutenant de vaisseau craint les plaisanteries de son bord ?

LE COMTE.

Oui, madame, et il faudra que je renonce à vous, si vous m'y exposez.

HILDA, *regardant le prie-Dieu.*

Mais, au moins, vous avez des preuves ?

LE COMTE.

J'ai une preuve... gênante ! L'enfant qu'on élève ici sous mon nom.

Il montre un jouet qui se trouve sur le tapis.

HILDA.

La certitude ne suffit pas pour rompre votre mariage ; il faudra prouver...

LE COMTE.

Je ne veux pas le rompre.

HILDA.

Ah ! vous ne voulez plus ?...

LE COMTE.

Inutile d'en venir là. Elsie Wilmore est condamnée, elle n'a pas un an à vivre !

HILDA.

Vous êtes sûr ? Mais l'enfant ? Il sera donc à vous ?... Celle que vous épouserez devra donc l'accepter ?

LE COMTE.

L'enfant est atteinte du même mal. Je l'envoie aujourd'hui à ma mère qui est très-pieuse. Si elle la guérit, je la chargerai de l'ensevelir pour toujours dans un couvent de France... Voilà pourquoi je suis venu ici aujourd'hui... Vous avez voulu me suivre...

HILDA.

Je ne suis plus jalouse. Allez voir votre femme et dites-lui que je ne lui en veux pas. Je vous attends ici, vous me reconduirez à mon château.

Le comte sort.

Scène II

HILDA.

HILDA.

Ainsi, elle me brave, cette femme plus coupable que moi... que moi qui suis libre ! J'aurai des preuves contre elle et contre son amant que je hais !... Elles sont là, je le sais. (*Elle va au prie-Dieu, tire une clef de son manchon, ouvre, et prend un paquet de lettres qui est caché dans le prie-Dieu.*) Enfin ! (*À part, lisant quelques mots au hasard.*) « La faute... le remords !... » Il n'en faut pas davantage. C'est le remords qui perd les femmes !... L'enfant !... (*Elle feuillette le paquet.*) Oui, il est question de l'enfant ! La preuve est complète ! Le comte de Mérangis ne l'aura pas puisqu'il la détruirait. — Je n'ai plus rien à faire ici, moi. Je tiens le passé d'Elsie et l'avenir de sa fille !...

Elle met le paquet dans son manchon et sort par la porte vitrée. Aussitôt entre le comte.

Scène III

LE COMTE, ELSIE, venant du fond, ensemble.

LE COMTE.

Eh bien ?

ELSIE.

Elle est partie !

LE COMTE.

Partie ?... (*Refermant la porte vitrée avec un geste de satisfaction.*) Elle s'est lassée d'attendre votre bon plaisir.

ELSIE.

Je vous répète, monsieur, que j'étais couchée : j'ai à peine pris le temps de me vêtir. Ne vous a-t-on pas dit que j'allais descendre ?

LE COMTE.

Non !... votre nourrice... (*Meg fait un mouvement ; d'un geste impératif, il la congédie ; elle sort.*) Mais laissons cela, je viens vous apporter une nouvelle. La personne que ma mère envoie pour emmener votre fille en France sera ici dans un instant.

ELSIE, tressaillant.

Déjà ?

LE COMTE, *froidement.*

Vous étiez prévenue.

ELSIE.

Mais Hélène est beaucoup mieux ! Vous n'exigez pas qu'elle parte au milieu de l'hiver...

LE COMTE.

Elle trouvera le printemps en Provence.

ELSIE.

Une enfant si jeune ! un si long voyage ! Je vais mieux aussi, monsieur. Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, je pourrais accompagner Hélène.

LE COMTE.

Chez ma mère ? Ma mère a l'austérité d'une vie sans tache ; cela ne vous effraye pas ? D'ailleurs, quitter l'Écosse, vous ? cette riante patrie où vous avez su vous faire une vie si douce, si indépendante ?

ELSIE.

Ah ! monsieur, je vous jure que, si je l'avais pu, si j'avais été moins malade, il y a longtemps que j'aurais répondu à l'appel de votre mère.

LE COMTE, *ironique.*

Mais votre ami, le jeune médecin, ne vous l'a pas permis ? Il est plus absolu que moi, convenez-en !... Pourquoi tremblez-vous ?

ELSIE, *allant à la cheminée.*

J'ai froid... (*À part.*) Il sait tout ! Je suis perdue !

LE COMTE, *voyant la porte du fond s'ouvrir.*

Voici la femme qui doit emmener votre fille.

ELSIE.

Ah !... Vous la connaissez, au moins ?

LE COMTE.

Fort peu. Faites connaissance avec elle : cela vous regarde.

Il sort.

Scène IV

ELSIE, JEANNE, amenée par MEG.

ELSIE.

C'est vraiment vous qui venez de la part de ma belle-mère ?

JEANNE.

Oui, madame.

ELSIE.

Laissez-nous, Meg. (*Meg sort.*) Comment vous nommez-vous, mademoiselle ?

JEANNE.

Jeanne Fayet. J'ai été élevée au château de Mérangis. Je suis la fille d'un vieil intendant, mort au service de la famille. Madame la comtesse a bien voulu me donner elle-même un peu d'instruction et faire de moi la gouvernante de sa maison. Voici ma lettre de créance.

ELSIE, lisant.

Oui, vous êtes bien la personne qu'elle m'annonçait. Elle a toute confiance en vous. Elle vous estime, elle vous aime. Comme elle paraît bonne, madame de Mérangis !

JEANNE.

Oh ! oui, bien bonne ! Aussi on l'aime !...

ELSIE.

Elle est pourtant... très-rigide ?

JEANNE.

Pour elle seule.

ELSIE.

Sa dévotion...

JEANNE.

N'est que tendresse et charité.

ELSIE.

Elle aimera mon Hélène ?

JEANNE.

Elle vous chérit déjà toutes deux.

ELSIE, *troublée.*

Je voudrais vous faire une question... Je ne sais si vous pourrez y répondre, si vous croirez devoir...

JEANNE.

Je crois pouvoir répondre à tout.

ELSIE.

Eh bien... est-ce qu'elle a été heureuse en ménage, ma belle-